



BOBIGNY (SEINE-SAINT-DENIS), HIER. « Je ne vais pas bien, ça ne peut pas durer », avoue Tita (de dos à gauche) qui a été reçue par l'équipe de la Maison des ados avec sa maman. (LP/PHILIPPE LAVIEILLE.)

« Elle se trouve moche, grosse, elle pleure tout le temps »

MAMAN DE TITA, 13 ans et demi, reçue hier avec sa fille à la Maison des ados de Bobigny (Seine-Saint-Denis)

UNE PETITE DAME aux traits tendus débarque dans la salle d'attente, flanquée d'une adolescente au regard fuyant. « C'est bien ici, Casita, la Maison des adolescents ? » Les murs un peu froids de la toute nouvelle structure pour les jeunes en souffrance de 12 ans à 21 ans, dans l'enceinte de l'hôpital Avicenne, à Bobigny (Seine-Saint-Denis), n'évoquent pas spécialement le rap et les boutons d'acné. Mais les soutiens immédiatement disponibles de Caroline, l'éducatrice, ou de Mallauy, l'infirmière, font oublier le retard pris dans la déco.

La maman à cran n'en revient pas. « Vous pouvez vraiment nous recevoir maintenant ? » Un souffle de soulagement passe sur le joli visage renfrogné de sa fille. Tita a 13 ans et demi, et constamment mal au ventre. Ce matin encore, elle a avalé une boîte d'antispasmodiques... « Elle ne veut plus aller à l'école », se lamente sa mère. « Elle se trouve moche, grosse, elle pleure tout le temps. Pour finir, elle s'est même pris deux heures de colle parce qu'elle s'est battue avec une fille de sa classe... ! » D'une petite voix mal assurée, le regard toujours collé sur ses baskets, Tita précise : « C'est moi qui ai voulu venir ici. Je ne vais pas bien, ça ne peut pas durer. »

La gamine et son mal de vivre seront d'abord reçus en compagnie de la maman, puis seuls durant une heure et demie. « C'est le temps nécessaire pour un premier contact », assure le docteur Benoît Dutray en mordant dans un sandwich entre deux consultations gratuites et sans

rendez-vous. Pédopsychiatre, le coordinateur de Casita (petite maison en espagnol, mais aussi Centre d'accueil, de soins et d'interventions thérapeutiques pour adolescents) confesse des journées très denses depuis l'ouverture des lieux, le 6 septembre. « Ça déborde d'ados. On a monté un solide réseau avec les missions locales, les associations, la Protection judiciaire de la jeunesse... Les infirmières scolaires, surtout, nous envoient beaucoup de patients. »

« On ignore notre mal-être. Et quand ça pète, ça pète »

Ses « patients », le docteur Dutray les vouvoie. Les rassure aussi, ce n'est pas parce qu'il est « psy » qu'ils sont « fous ». Un collégien qui va à l'école la trouille au ventre, une lycéenne tétonnée à l'idée d'être quittée par son copain qui s'impose des régimes draconiens, un jeune dont les parents se disputent en permanence, et puis tous ces mômes aux bras scarifiés qui frôlent la tentative de suicide et expliquent « qu'ils n'ont rien trouvé d'autre pour se soulager »...

Et puis des parents. Nombreux. « Dans 95 % des cas, ils sont associés, assure le psychiatre. On ne peut rien faire sans eux. Même quand les adolescents refusent de les impliquer, leurs parents sont dans leurs têtes... Alors autant les voir aussi ! ». Entre deux et cinq personnes aux profils très divers assurent l'accueil de ce petit monde. Pédopsychiatre, éduca-

teur, psychologue scolaire : après une évaluation globale de la situation, « on passe un contrat ». Une soixantaine de jeunes reviennent ainsi régulièrement depuis deux mois. Et les bonnes surprises font oublier les échecs. « Une fois, se souvient l'équipe, un lycéen attrapé en train de fumer un joint dans son lycée nous a été envoyé : c'était ça ou il était viré... Il nous a prévenu : *Pas question que je refoute les pieds ici, c'est un truc de naze*. Les portes lui sont restées ouvertes, et finalement... il est revenu. »

C'est à l'école aussi que Fatima a entendu parler de Casita. Elle en pousse la porte pour la première fois au bras de sa meilleure copine. « C'est un prof qui a photocopié un article et nous l'a distribué en classe. J'ai téléphoné vendredi... et me voilà. » La jeune fille un peu pâlotte se triture les doigts mais assume. « Ça fait des années que je vais mal... Si J'avais entendu parler de ce type de lieu avant... Comment parler de problèmes scolaires à un psy en ville ? Ils ont d'autres chats à fouetter ! » Elle soupire, attrape un petit carton vantant le numéro de téléphone du fil Santé jeunes sur une table. « Notre génération se cache énormément de choses à elle-même, soupire-t-elle. On ignore notre mal-être. Et quand ça pète, ça pète. »

FLORENCE DEGUEN

Maison des adolescents, Casita, hôpital Avicenne, 125, rue de Stalingrad, Bobigny (Seine-Saint-Denis), tél. 01.48.95.73.01. Fil Santé jeunes (0800.235.236 anonyme et gratuit).